

oubliées, et on les voit, à un assez court intervalle, se répéter et amener avec elles les mêmes fâcheux résultats. Le public, à la connaissance duquel il est impossible de les cacher, s'en émeut; de ce moment, le prestige et le crédit sérieusement atteints sont le plus souvent impossibles à rétablir, et on voit la banque coupable végéter, condamnée à des affaires qui ne sont qu'une liquidation déguisée. Son existence ne présente plus ce signe de vitalité que seule peut donner la possession du crédit. La bonne clientèle ne trouvant plus ses besoins légitimes satisfaits, s'éloigne peu à peu, n'est pas remplacée, ou, si elle l'est, ce n'est que par des nouveaux venus, souvent éconduits des institutions solides et avec qui la part des bénéfices ne contrebalance pas les pertes qu'ils occasionnent.

La confiance est une plante qui croît lentement. Il faut souvent des années, toute une existence pour la conquérir. Mais une seule erreur commise en un jour peut amener sa perte. Rien n'est plus délicat que le nom d'une banque; ce nom, c'est son crédit. Sages seront donc les administrateurs qui vieilliront avec un soin jaloux à ce que rien ne vienne y porter atteinte. Sans doute, les pertes arriveront. Il n'y a aucune administration qui y échappe, mais, en limitant les opérations à celles qui sont strictement du ressort de la bonne banque, en ne permettant pas que les avances de fonds à une seule affaire ou à une seule maison dépassent un chiffre raisonnable et tout à fait en rapport avec l'importance du capital de la banque et l'état des affaires du client, il est possible de les restreindre de telle manière qu'aucune d'elles ne puisse compromettre son existence. Rien ne contribuera plus à conduire à ce résultat que la confiance qui doit exister entre le client et la banque.

Si la banque accorde un crédit au client, il n'est que juste qu'elle se rende compte de l'emploi qu'il en fait. Il sera donc prudent d'exiger tous les ans, à l'époque où le bilan s'établit, que la banque voie celui de tous ses clients, et ceux-ci ne doivent pas s'y opposer. Cette obligation rendra le négociant plus prudent. Sachant que le bon ou le mauvais résultat de ses opérations doit être communiqué à son banquier, il sera plus prudent, et cela suffira souvent pour l'empêcher de se jeter dans des aventures douteuses, dont la connaissance ne pourra que lui être préjudiciable.

L'espace mis à notre disposition

ne nous permet pas de nous étendre davantage sur ce sujet. Nous y reviendrons peut-être. Nous n'apprendrons rien aux hommes du métier; ces idées leur sont connues et sont assez strictement suivies par eux, mais peut-être le lecteur de la *Revue* y trouvera-t-il de quoi l'intéresser. C'est notre but, et nous serons satisfait si nous pouvons l'atteindre.

EDMOND J. BARBEAU.

(*La Revue Nationale.*)

LA VACHE CANADIENNE

(*Suite.*)

LA SITUATION ACTUELLE

La situation actuelle est excellente et peut être résumée en peu de lignes :

L'existence de la race bovine canadienne et son excellence au point de vue laitier sont admises par tout le monde.

Le bétail canadien est exploité jusqu'à l'exclusion de tout autre dans les comtés situés entre Trois-Rivières et le Golfe, il y a un bon nombre d'éleveurs dans les comtés de Maskinongé, Berthier, Montcalm, Joliette, Yamaska, Richelieu; il envahit lentement, mais sûrement les Cantons de l'Est; il y en a quelques troupeaux dans les comtés avoisinant Montréal.

Nous avons des troupeaux de bétail canadien dans toutes les provinces de la Confédération, excepté dans la Colombie.

Plus de 3000 animaux ont été enregistrés, c'est à dire ont été examinés avec soin et reconnus de pure race.

Les demandes d'inspection en vue de l'enregistrement sont tellement nombreuses et tellement pressantes, qu'on serait porté à croire qu'il n'y a plus guère de préjugés contre cette race d'animaux.

Les éleveurs de bétail canadien se sont formés en société et sont bien décidés à faire de vigoureux efforts pour en activer le mouvement progressif.

La vache canadienne est rendue aux Etats-Unis.

Enfin j'ai sous les yeux :

1. Une lettre datée du 1er Nov. venant de Little Falls, N.-Y ;
2. Une autre datée du 2 Nov. de Terre Haute, Indiana ;
3. Une autre datée du 5 Nov. venant de New-London, N. Hampshire ;
4. Et enfin une datée du 7 Nov. venant du journal *Farming Canadian Live Stock Journal* publiée à

Toronto, me transmettant une autre lettre de Terre-Haute, me demandant des articles sur cette race et me disant, entre autres choses, "*The Americans seem to be taking quite an interest in these cattle*" les Américains paraissent s'intéresser beaucoup à cette race de bétail.

Voilà le bilan de la situation actuelle; on admettra qu'il est plus que satisfaisant.

L'AVENIR DU BÉTAIL CANADIEN

J'ai écrit il y a 6 ans, et je répète aujourd'hui, que le bétail canadien est le bétail de l'avenir en Amérique; cela me paraît clair comme la lumière du soleil, et voici pourquoi :

Le bétail de boucherie est destiné à disparaître des exploitations ordinaires et ne sera élevé qu'aux ranchs où il peut être produit à un prix qui défie toute compétition. D'ailleurs on reconnaît partout maintenant que ce bétail ne paie plus. Restent les races laitières Ayrshires, Jerseys, Guerneseys, Holsteins.

Les Holsteins coûtent trop cher d'entretien pour le cultivateur ordinaire; les Jerseys sont attaqués dans leurs principes vitaux, 50 0/0 au moins étant tuberculeux. Ce fait est connu et le deviendra généralement, de sorte que le nombre de troupeaux de cette race diminue de jour en jour. Puis ce bétail se vend très cher et ne donne pas de rendements rémunérateurs à moins d'être nourri très abondamment, ce qui ne se fait jamais chez la généralité des cultivateurs. Les mêmes raisons existent pour les Guerneseys, excepté qu'ils ne sont pas atteints de tubercules, ils sont donc hors de la portée de la masse. Les Ayrshires sont d'excellents animaux laitiers, je l'admets volontiers, mais il y a contre eux :

1o Le faible pourcentage de matières grasses de leur lait de 2½ à 4 0/0 ;

2o Ils coûtent plus cher d'entretien que les canadiens ;

3o Le rendement n'est pas supérieur, toutes choses égales d'ailleurs. Les Ayrshires sont de magnifiques animaux pour les gens riches.

4o Le fait que, quoique connus partout au Canada et aux Etats-Unis, ils n'ont pu encore prendre un rang éminent dans l'élevage et que, s'ils avaient dû prendre ce rang, devenir populaires, ce serait fait maintenant.

5o Enfin, on est en train de faire des Ayrshires une race plutôt de boucherie que de laiterie.

Le bétail canadien, au contraire,